

d'économie politique, de droit et de littérature s'offrent à l'étude et aux recherches des membres studieux.

Il ne manque à présent à la jeunesse de Montréal qu'une maison où elle puisse en tout temps de la journée se réunir en cercle intime pour causer, se récréer, lire les journaux, les revues et, au besoin, étudier.

Le Cercle Littéraire qui, à son début devait offrir une partie de ces avantages n'a pu encore réaliser les espérances de ses ardents fondateurs et soutiens : espérons qu'on y arrivera dans l'une ou l'autre de ces sociétés. Cependant, différer, c'est venir quelque fois trop tard.

A l'une des premières réunions du Cercle Littéraire, recruté exclusivement parmi les jeunes gens lettrés, le Président a lu au Rév. Supérieur de St. Sulpice, patron et directeur-né, un exposé des travaux et de l'état actuel des membres. *L'Echo* publie aujourd'hui cette courte improvisation.

Voici dans quelle série d'études, le Cercle entre cette année ; la discussion de samedi dernier (27 septembre) portait ce qui suit :

“ L'économie politique, depuis sa découverte, a-t-elle fait plus de mal que de bien à la société ? ”

Celle de samedi, 11 octobre, est formulée ainsi : — “ La science et l'étude de l'économie politique sont-elles indispensables dans l'état actuel de la société ? ”

S'entourant des travaux de MM. Rossi, Perrin, Prévot de Jones, Walras et de quelques autres savants, les membres vont parcourir une série de questions où il importe souverainement d'avoir des principes sûrs, une direction sage, des résumés et des analyses consciencieuses. Le rôle de l'économie politique, au moins d'une certaine école des économistes, comparé à celui du christianisme sera la source de féconds et brillants rapprochements. La discussion de samedi dernier a été très-animée, et le Cercle a pu, dans les paroles de son savant et zélé directeur, M. l'abbé Desmazures, et dans les observations générales du Président, entrevoir quelle précieuse mine d'études il allait s'ouvrir et exploiter.

Il est à regretter que le Cercle Littéraire n'ait pas une bibliothèque spéciale à sa disposition, et une salle où les membres pussent aller étudier leurs questions d'avance et avoir les autorités sous la main.

L'Institut Canadien-Français a présenté peu d'intérêt dans ses réunions du jeudi depuis la reprise des séances. Cela tient probablement au peu d'intérêt que la politique du jour offre aux discutants. Dans quelques semaines, on ne désespère pas y voir se renouveler ces séances nombreuses, agitées, émues, qui passionnent les jeunes orateurs et leur fait se révéler au public.

Signalons en terminant cette chronique la publication d'une notice biographique du Chevalier Farlardeau, écrite à Québec par un charmant auteur qui se cache sous le pseudonyme de Eugène de Rives. Cette publication est la première d'une série de contemporains qui promet d'être intéressante. Quoique nous n'aimions guère ces sortes de travaux, où le plus souvent l'éloge et le blâme sont à deux pas de la flatterie et du scandale ; cependant, faits d'une certaine manière et dans un but louable, ces petits livres à couverture jaune ne sont pas dépourvus d'un certain mérite. Puisse M. Eugène de Rives éviter les défauts du célèbre Eugène de Mirecourt, et soigner ses autres publications comme celle que nous avons achetée chez Rolland et Fils et que nous avons parcourue avec plaisir.

L'exécution typographique de l'ouvrage et le portrait du Chevalier sont excellents.

La bibliographie européenne nous apporte deux appréciations de livres qui ne sont pas dépourvues de vérité, la dernière surtout. La première, suivant nous, est trop défavorable au livre de M. E. de Mirecourt : nous mettons le lecteur sur ses gardes.

A propos de l'exposition internationale de Londres, les feuilletonistes et les chroniqueurs ont publié sur les institutions, les usages, les mœurs, le mouvement industriel, la physionomie artistique de l'Angleterre une foule d'esquisses, d'aperçus, d'observations. Ces messieurs ont déployé une verve inépuisable. Leurs récits se distinguent par la vivacité du trait, l'originalité de la forme, un esprit étincelant, une variété pleine de charme, il ne manque à leurs appréciations qu'un peu d'impartialité. Nous autres Français, nous avons un grave reproche à nous faire. Notre jugement, presque toujours si net et si ferme, fait généralement fausse route quand nous parlons des Anglais. Légarés par des préventions fâcheuses et des préjugés séculaires que condamne la raison, nous sommes beaucoup trop disposés à nier leur mérite et à exagérer leurs défauts. En un mot, nous ne savons pas être justes. Nous découvrons fort bien dans l'œil du voisin, mais nous ne voyons pas la poutre qui est dans notre œil.

Si l'anglomanie n'a pas le sens commun, l'anglophobie n'est pas moins déraisonnable. Entre la France et la